



La beauté du diable



"Car il n'y a qu'un secret: R. CLAIR".

Des fantômes qui se matérialisent perdent parfois leur charme de fantômes, sans agripper les prestiges de la réalité et à mesure que de loin il avance, à mesure parfois un visage dépose sa beauté; ces banalités pour marquer que, comme nous avions trop attendu la "Marie du Port", trop de rêves tissés par nos imaginations particulières s'étaient enroulés autour de la Beauté du Diable. Devant cet écran dont la blancheur déjà nous semblait bruyante, dans cette salle ouatée et imprécise où, les masquant déjà, par dessus les zig-zag sans cesse déformés des conversations à mi-voix, parlaient, riaient et criaient Michel Simon et Gérard Philipe, avant que le générique ne donne le signal de la magie, sagement assis à côté de nous nos espérances et nos souvenirs, avant que rien ne commence, nous savourions le miracle, comme si un miracle s'appréciait à l'avance, comme s'il ne détenait pour habitude et davantage pour règle de surgir inexplicablement au travers du souci et de l'ennui, comme si notre certitude païenne ne devait le faire fuir. De sorte qu'une heure après, tandis que gauchement des groupes s'amoncelaient et s'étiraient, pendant qu'une masse sortait qui ne croyait plus, tandis qu'une masse entraît qui croyait encore, entre les premiers, infiniment minutieuses et nuancées, des discussions interminablement s'allongeaient sur cette question un peu byzantine qui était de savoir si la Beauté du Diable constituait un demi-succès ou bien plutôt un demi-échec. Ainsi

dialoguaient les fidèles, déçus de ne point avoir vu le dieu paraître au temple où ils l'avaient convoqué. Cependant qu'ensuite, désappointés eux aussi, les critiques jugèrent le pour, estimèrent le contre et sur cette déconvenue vouée à l'oubli de l'indulgence préférèrent ne pas conclure. - Après le diable boiteux, une boiteuse beauté.

Sans doute je crois discerner, et on me les a assez montrés, les défauts de cet alchimique diamant. Non point que je laisserai entraîner Clair sur cette lice métaphysicienne où beaucoup se sont complus à l'opposer à Goethe (1)., une fois l'avoir doté d'une armure qui grince, le gêne, et dont certainement - fût-ce contre lui, il faut l'affirmer - il ne voulait pas. L'inquiétude goethéenne, le désespoir devant cette quête d'un infini qui glisse sous les pas, et la révolte soudaine de celui qui nie Dieu pour l'avoir trop affirmé, inutile de les chercher au travers d'un découpage capricieux, de même que s'est perdue dans les rouages de cette camera la signification essentielle du pacte où Faust s'engageait à reconnaître sa défaite le jour où sur la mort de ses plaisirs spirituels il ne jetterait même plus les larmes de l'oubli. Mais pas plus que personne ne peut recommencer Goethe, Clair ne postule l'agrégation de philosophie. Seulement il a hésité. Placé entre ces deux solutions qui consistaient à refaire du Goethe ou à faire du Clair, bien décidé à ne pas immoler Clair à Goethe mais tout de même ennuyé de remplacer Goethe par Clair, dans cet autre débat du neuf et du

(1). Clair... et Salacrou. Mais cet article ne traite que de Clair, n'essayant pas de se plier au jeu incertain qui consisterait à rechercher la part respective dans le

raisonnable, entre sa dignité envers lui-même et son respect envers Goethe, dans ce choix plus moral encore qu'intellectuel, René Clair, scénariste, n'a rien choisi. Ces contradictions - par malheur - et ces attermelements, la caméra qui ne marche encore pas toute seule n'a pu magiquement les effacer sous l'avance de ses travellings. Elle n'a pu empêcher l'action, entravée par un rythme décousu, de s'épuiser en retours et contours, de s'affoler, de s'interrompre pour s'achever au bout de l'impasse dans une percée de mur à quoi nul ne croit plus. Au fond, nous n'avons cru à rien: pour ne pas s'engoncer dans ses plis, la fantaisie de Clair déchire le drame. Les miroirs narquois où ne se mire que l'irréel, les coups de cymbale qui déconcertent le récit, les rires mystérieux venus d'un autre monde, les présences étranges qu'on ne discerne pas et ces fumées sans nombre qui à chaque instant obscurcissent l'écran, et trouent le récit, ce délicieux attirail des instruments sans pesanteur de Clair, dissipe toute gravité et balaye tout tragique. L'au-delà est traité ici sur un air de chansonnette, le vieux diable goethéen ne terrifie pas davantage que la blonde sorcière hollywoodienne, et le démoniaque se dissout dans la diablerie. Comme l'enseigne de la sagesse populaire, le rire écarte Belzébuth. La justesse du jeu de Michel Simon contribue curieusement à accentuer la fausseté de son rôle de pitre, les évocations des futurs cataclysmes qui menacent l'humanité, loin de rehausser l'anecdote, ne parviennent pas à hisser à

scénario de l'un et de l'autre. Au reste la signature de Salacrou engage celle, conjointe, de Clair.

l'universel un intérêt qui chute sur le particulier, dans l'interprétation féminine l'indigence le dispute à la gentillesse, toutes conséquences d'un Faust revu parfois par Labiche, d'une intrigue dont la richesse même suffirait à éveiller une menace, puisque dans le charme de ses frous-frous et l'habileté de ses rebondissements, elle descend, leste, sautant des marches, les paliers qui du génie ramènent à l'ingéniosité.

Sans doute, et bien mieux que sur ces hauteurs philosophiques Clair trouvait respiration sous les toits de Paris; mais il reste, quel que soit son sujet et où qu'il le traite, Paris, Londres, Hollywood ou l'Italie, qu'il réussit à chaque fois cette gageure - non tenue par Renoir ou Carné - qu'un film signé René Clair est toujours un film de René Clair; et qu'en dernière analyse, quand bien même d'une oeuvre de René Clair les reproches auraient tout enlevé, il resterait encore, inattaquable au sens où l'est un métal, René Clair; tous ses thèmes, tous ses procédés, toute sa manière, les revoilà ici, alors que remuent les années, sans qu'aucune ride ne se creuse sur cet univers aimé que nous connaissons par coeur. Tous ses procédés : les personnages qui à la marche sans cesse préfèrent la danse, ces ballets sautillants qui se dessinent; les courtisans derrière Michel Simon négligemment lâchant des pièces d'or, les chiens qui zèbrent l'écran à la poursuite de Gérard Philipe, les jeux de foule, les malédictions qui par cascades inondent le héros: Gérard Philipe éclaboussé par le carosse de la princesse, puis tombant dans le fossé qu'il creuse, puis cassant sa pelle, les va-et-vient continuels, bizarres, sinusoidaux entre les protagonistes, qui se rencontrent alors qu'ils ne se cherchent pas, et se

trouvent alors qu'ils se fuient, Faust et Méphistophélès, le chevalier et la princesse; toute sa manière: une habileté à peu près unique pour atteindre la limpidité du naturel par les biais les plus saugrenus de l'artificiel, et pour constituer de la fantaisie une démarche métaphysique; une jonglerie opérée avec des boules de feu qui déchireraient soudain, au degré le plus abrupt de leur déséquilibre, l'invisibilité du réel, une maîtrise à construire le monde qu'envierait le démiurge platonicien, ainsi, - sujet réel de tout le film -, cette expédition à travers le temps qui nous montre, après l'avoir sillonné en tous sens, que finalement il n'existe pas et que seule palpite l'éternité du présent; tous les thèmes: l'apologie pour la vie immédiate, débarrassée des gangrènes de la mécanisation, qu'illustre définitivement cette poursuite espérée magnifique et achevée dérisoire que se livrent au travers des chantiers et des cornues le sable et l'or, l'utopie que les années ne peuvent altérer d'un retour à l'existence bucolique, symbolisé par une roulotte qui disparaît (1) tandis que s'en vont les spectateurs, et ce bonheur surtout d'être un homme, dont témoigne, au cours du passage le plus profond du film, le diable devenu chair sautillant dans un vieux corps goutteux et s'enivrant comme un gamin, vaincus par des délices que l'enfer tout à la fois nous dispense et ignore. Peut-être, il est vrai, tellement le temps - même nié - nous use et tellement à force d'être employés les moyens d'expression de Clair sont devenus parfaits, de la virtuosité des procédés commence de naître une lassitude inattendue et de cette

(1) Qui disparaît, un peu honteuse de la facilité banale de son départ.

souplesse, paradoxale, une raideur; à mesure qu'il se précise se dérobe l'univers de Clair et cette ironie jamais absente de son oeuvre, et comme enveloppée d'une sécheresse brillante et perlée, la sécheresse d'un Voltaire ou d'un Marivaux, cette ironie que toujours jette ce dieu sur ses créatures, peu à peu ralentit notre foi: je songe aux amours toujours instables du chevalier Henri, à la dureté de la princesse, à la naïveté légèrement inintelligente de Marguerite, à ce dénouement qui n'explique rien et sans doute ne veut rien expliquer. Mais cet endurcissement et cette fatigue issue de l'habitude, dans ce film encore sont évités pour une raison très simple, qui s'appelle Gérard Philipe. Avec ses cheveux qui s'embroussaillent et son sourire qui sourit au monde, il accomplit cette prouesse que tous savent inédite d'incarner une allégorie, il vit, il est la jeunesse. Face aux déceptions de la réalité, à ses pièges, à ses bassesses, lui aussi, comme la danseuse de naguère, de ses seuls bonds et de ses seules gambades, efface toute sottise et toute laideur. Et dans les moments de cette aventure où pour éviter le pacte et bousculer le destin, il oppose à tous les prestiges l'unique force de son dénuement, le spectateur qui combat avec lui contre la certitude de l'histoire, sur l'écran en une première fois, entend un souffle de liberté. D'erreur ces deux minutes changent en faute tout dédain pour le film. Ainsi René Clair inlassablement défiant les enseignements de l'expérience, inlassablement continue de présenter sa vision d'un univers où le bonheur naît à fleur de terre, où la seule existence représente déjà le bien souverain, au-delà, comme cet autre Arcadien disait, de tous les préjugés et de toutes les passions factices. Après s'être

attaqué aux puissances de ce monde, il s'est plus loin avancé et à bras le corps a saisi les pouvoirs de l'enfer. Ainsi naguère, parmi les mêmes ballets, grâce aux mêmes acrobaties, sur cette même route de l'artifice au naturel, Giraudoux.

En cette fin d'après-midi, à la sortie du "Madeleine", des trottoirs protégeaient miraculeusement les piétons, les vendeuses de fleurs miraculeusement souriaient, dans le ciel gris brillait un miraculeux coin bleu, c'était cela le miracle de cette journée, et c'est cela le miracle de René Clair.

HUBERT GRENIER.

